

Sauvés des eaux !

PROLOGUE

Je transpire . Mon cœur bat un peu trop vite. Je sens une raideur dans la nuque. J'ai mal à la tête!
Où suis-je ?

J'ouvre les yeux.

J'entrevois un rayon lumineux qui se faufile entre les rideaux.

Ouf ! Ce n'était qu'un méchant rêve.

Autrefois nos grands-mères proclamaient :

« Quand on fait des cauchemars c'est qu'on a mangé trop lourd le soir »

Qu'ai-je pris pour le souper d'hier ?

Mon cerveau a oublié...Il ne lui reste que l'empreinte de ce terrible songe.

Je referme les yeux ; c'est plus fort que moi ; je suis si lasse , et le mirage m'empoigne à nouveau.....

.....
Les murs de ma résidence sont devenus transparents !

Entre les cloisons je vois l'eau qui monte. Elle se faufile sous ma baignoire.C'est une eau claire et limpide, si bien que je vois même tout en bas, dans le garage. Les voitures ,elles aussi, ont un linceul aquatique. Elles se déplacent silencieusement, tels des bateaux.

Aucun bruit ; rien qu'un silence pesant.

Un corps flotte : on dirait un homme ? Il semble dormir ?

Un automobiliste le contourne et poursuit sa route.

Je hurle :

« ça a recommencé ! ça a recommencé ! non non pas ça encore ! Et cette fois ça a monté jusqu'au 3° étage !c'est pire que la dernière fois ! C'est affreux ! Dieu n'existe pas ! ce n'est pas possible ! Non ! Dieu n'existe pas ! »

.....
J'ai crié si fort que me voici enfin tout à fait réveillée.

Je me lève . Je ressens des douleurs partout. Mes pauvres jambes ont bien du mal à porter mes 79 années.

Pourtant , comme d'habitude, mon corps se décoince tandis que je vaque à mes occupations matinales.

Tout en prenant mon petit déjeuner, une question me lancine :

« Pourquoi ce songe récurrent et cette impression d'étouffer comme lorsqu'on se prend une bonne tasse à la piscine ?

Ce n'est pourtant pas moi qui ai risqué ma peau, un certain soir d'Octobre !

Non, c'est mon amie Ginette ! »

Ah oui ! elle revient de loin ma chère Ginette !

Ma tasse de thé en main, je m'approche de la fenêtre.

Elle est là « ma » Ginette, dans le parterre de fleurs qu'elle a créé, au pied de notre immeuble. Elle bichonne nos plantes. Telle une fée, elle les a ressuscitées .

Car, il y a 7 mois, cette belle verdure avait subi l'assaut intempestif d'un Riou déchaîné.

Je tapote à la fenêtre.

Levant la tête, elle me sourit et me fait un signe de la main.

J'entrouvre ma baie vitrée pour la saluer !

« Coucou ! toujours aussi matinale !

_ Regarde, m'annonce-t-elle triomphante, nous aurons du muguet pour le 1° Mai ; il fleurit déjà !
_ Ah toi alors ! Tu aurais dû t'installer... fleuriste ! »
Elle rit, tout en enlevant quelques feuilles jaunies et en portant un dernier regard à « ses »
bégonias .
Elle poursuit :
« Tu as vu les plantes du hall d'entrée ?
--Oh oui ! magnifiques tes amaryllis !
_ Tu te rappelles dans quel état ils étaient le 4 octobre au matin ?
_ Oui ! ils gisaient dans la boue contre la porte cochère.
_ Ils reviennent de loin ; je suis contente, je les ai bien ragaillardies.
_ Hé oui ! des plantes ressuscitées , grâce à la main verte d'une miraculée !
_ Bonne journée !
_ A plus !»

Oui elle est un bel exemple de résilience . Tout comme la nature , elle s'est reconstruite.

Je l'admire et me reproche ces cauchemars importuns et ces angoisses
qui me tenaillent.

Je ne suis qu'une chiffée molle trop gâtée par la vie .

Comme toujours, lorsque j'ai le moral en berne, je fais appel à mon vieux copain, mon cher
ordinateur, que j'appelle affectueusement « MON ORDI » : terme emprunté à mes petites filles.
D'ailleurs, ce sont elles qui m'en ont enseigné le maniement.

Oubliant la vaisselle du petit déjeuner, j'ouvre mon cher Ordi.

Du bout des doigts, tapant nerveusement sur ses touches, j'entame avec lui un dialogue .

Les mots s'envolent sur l'écran comme autant de notes en un singulier concerto.

Je lui confie cette histoire

LE DRAME

C'est le soir du 3 octobre 2015.

Il a plu toute la journée.

Pas de quoi m'affoler ; on a l'habitude de la pluie dans le massif central où je suis née. Il y pleut
parfois 15 jours d'affilée.

Certes, je dois reconnaître que dans ma nouvelle ville, celle qui m'a adoptée depuis une trentaine
d'années , lorsque le ciel se fâche, son courroux est si grand qu'on baisse l'échine ! Mais, de suite
après, comme pour se faire pardonner, il nous offre un soleil resplendissant.

Oui, dans cette belle côte d'azur , après la pluie vient toujours le beau temps.

Dans le passé, notre copropriété, sise en bordure du Riou, avait subi la visite inopinée de cette
rivière.

D'autres fois, ce furent des cascades d'eaux déboulant des collines qui s'introduisirent jusque dans
les sous- sol du bâtiment A.

Mais depuis, nous nous étions armés contre ces frasques inamicales.

La municipalité avait fait installer des avaloirs devant notre entrée.

Le syndic, à la demande du conseil syndical, avait fait renforcer les pompes de relevage.

Le Riou avait subi des aménagements visant à dompter ses turbulences.

Nous étions , semblait-il , parés.

Je me sentais d'autant plus en sécurité que je savais que Michel, le mari de Ginette, veillait sur nous

au bâtiment B .

Au moindre orage il allait en sous-sol pour s'assurer que les pompes fonctionnaient correctement. Il bloquait alors le portail d'accès afin qu'il reste ouvert, en cas de panne électrique.

Ce soir-là donc, conformément à notre vieille complicité entre voisins, Ginette sonne à ma porte pour m'annoncer :

« Michel pense qu'il est prudent de sortir les voitures pour la nuit ».

Puis elle s'en va pour avertir d'autres personnes.

J'enfile rapidement un imper sur mon pyjama. Je prends aussi mes bottes.

Ainsi équipée, je m'empresse de libérer la complice de mes escapades de retraitée : ma gentille Twingo.

Je la gare à l'emplacement de François, un copain qui ne vient ici que pour les vacances.

Lorsque je descends de mon véhicule, je suis assaillie par une trombe d'eau.

Je décide toutefois d'aller rejoindre mes amis au sous-sol : peut-être auraient-ils besoin de mon aide ? (Dans des cas similaires, il nous était arrivé de repousser l'eau à grands coups de balais et de raclettes).

Alors que j'amorce la descente qui conduit aux garages, une mini -vague enlace mes jambes.

Je me sens déportée: impression désagréable de ne plus maîtriser mes pieds.

Titubante, me tenant au mur de soutènement, je parviens en bas.

Michel et Ginette s'affairent.

Ils ont entrepris de faire démarrer la vieille Peugeot d'un autre voisin. Trop longtemps inactive, elle renâcle.

Soudain j'aperçois un pack de 6 bouteilles d'eau, qui flotte.

Je veux le rattraper ; mais Michel s'interpose :

« Monte -vite ! ça se gâte ; on ne peut plus rien faire ; nous, on te suit, dès qu'on aura dépanné cette satanée voiture ! »

Je m'exécute d'autant plus vite que je grelotte sous mes habits détrempés.

De retour chez moi, je perçois un bruit sourd accompagné de vibrations suspectes .

Soudain , je me retrouve dans le noir.

Apparemment tout a disjoncté ! C'est fréquent en cas d'orage !

Tandis que je me dirige en tâtonnant vers ma lampe de poche, mes oreilles aux aguets perçoivent quelques cris insolites, aigus mais étouffés !

Il faut que j'aie vu ce qui se passe.

Munie de ma providentielle torche, je décide d'aller faire un petit coucou à mes amis qui ont certainement regagné leur appartement.

Malgré mon âge, il m'arrive de retrouver cette manie enfantine : compter les marches d'escalier à haute voix !

Ce soir-là, je déroge d'autant moins à cette manie que, parler fort m'aidera à évacuer l'angoisse qui commence à me gagner !

De mon logement, pour me rendre chez eux, il a 2 étages : ce qui fait 2 fois 15 marches .

Entre chaque palier je scande nerveusement :

« 1-2-3-4-5-6-7-8-9-10-11-12-13-14-15 » !

Devant la porte de mes amis seul le silence me répond.

Je marmonne :

« Ma parole qu'est-ce qu'ils fichent ! Ils sont encore en bas ? bon j'y vais ! »
Je psalmodie encore ma litanie :
« 1-2 3-4-5-6-7-8-9-10-11-12.... ????? »
A ce moment-là, je reste le pied en l'air ...
Incrédule, j'oriente ma loupiote vers le bas : je n'ai pas rêvé , les dernières marches ont disparu sous l'eau.....

Des pas dans l'escalier !
C'est Pauline, ma voisine du 3° étage, qui me rejoint :
« Venez -vite voir ! C'est affreux je crois qu'ils vont se noyer !
_ Mais il faut avertir les pompiers !
_ C'est fait ; ils vont arriver »

Nous grimpons en courant jusqu'à son appartement.
C'est un « traversant » qui donne sur la rampe d'accès des garages.
Par les baies ouvertes nous entendons des cris, des gémissements, des pleurs.
Nous nous penchons ...mais... il fait noir... si noir !
A la faible lueur de nos lampes de poche, nos yeux écarquillés finissent par entrevoir la tragédie qui se déroule en contrebas.

Ginette est agrippée à son mari ; celui-ci essaie de remonter la pente d'accès aux garages en nageant à contre-courant .
Soudain, une vague plus forte les projette en arrière.
Michel ne perd pas son sang froid ; il crie en direction de silhouettes que je distingue vaguement en haut de la pente :
« Lancez- moi une corde et une planche ! »
J. Luc, un voisin du 2°, se dirige vers son 4x4. Bien qu'il soit grand je remarque qu'il a de l'eau jusqu'à la taille. Il revient avec une sangle et une latte de plancher(c'est un nouveau propriétaire et je sais qu'il rénove son appartement).
Il lance le tout en direction de Michel.
Celui-ci attache la corde à son poignet et se met à cheval au -dessus de la planchette.
Cela lui permet de dégager ses mains pour soulever Ginette. Il était temps : elle suffoquait, après avoir avalé une ultime tasse.
A l'autre bout du câble , J. Luc crie à ceux présents autour de lui :
« Aidez-moi à tirer »

On entend des souffles courts ; des ombres s'arc-boutent . Je remarque que ces sauveteurs inopinés se sont hissés derrière la barrière du rez-de-jardin surplombant la fatidique rampe. Françoise, une autre résidente, les encourage :
« Oh hisse ! oh hisse » !
Le couple en détresse avance lentement .
Lorsqu'ils sont à sa portée, Patrick ,un autre habitant , tend la main à Ginette. Hélas ! elle semble à bout de force ! Alors il l'attrape par son pull et, tirant désespérément, parvient à la catapulter de l'autre côté de la barrière. Elle retombe, telle une poupée de chiffon , et reste inerte , sans doute évanouie !
Michel essaie alors d'attraper la balustrade mais il n'y parvient pas, ses jambes étant entraînées par le courant .
Réagissant de suite, Françoise se penche, au risque de basculer, et plongeant sa main , elle parvient à lui saisir un bras . Ainsi dégagé, Michel peut enfin escalader la palissade .
Sauvés ! Ils sont sauvés !

Hélas non pas encore !

Soudain des bruits de tôle froissée...

Alors que tout le groupe se dirige vers l'entrée B pour s'y réfugier, on voit surgir des voitures en furie qui s'escaladent les unes les autres, emportées par une vague .

Nos valeureux voisins ont juste le temps de rebrousser chemin et de se précipiter vers le bâtiment A, où ils se réfugient .

Les autos finissent leur parcours destructeur contre le portail de la copropriété.

J'aperçois alors des hommes munis de lampes frontales : des pompiers ? des gendarmes ?

Je ne saurais le dire car je n'ai entendu nulle sirène.

Par où sont- ils passés, le portail étant obstrué par l'enchevêtrement des véhicules ?

Je remarque toutefois que leurs habits portent de larges bandes fluorescentes.

Avançant péniblement en longues enjambées, ils s'approchent des miraculés réfugiés dans le hall :

« Y a-t-il encore quelqu'un en bas ?

_Non ! Répond Michel, j'étais le dernier »

Comprenant que nos amis sont enfin en sécurité, Pauline et moi, nous nous séparons.

Par habitude de politesse, plus que par conviction, nous nous souhaitons une bonne nuit...

Une nuit d'angoisse...

La pluie trépigne sur le toit de mon appartement.

En dessous de mes fenêtres un torrent a investi notre ruelle .

Non il ne rugit pas ; il se contente de jouer une litanie entêtante de clapotis répétitifs.

A ses borborygmes se mêlent les crachotements des goulottes.

Une nuit sans réconfort moral: ni télévision, ni téléphone.

Une nuit de désarroi.

Une nuit blanche, si mal nommée, dans le noir de mon appartement...

Une nuit qui a duré si longtemps, trop longtemps.

Je guette l'aube ...Puis le jour arrive enfin, éclatant et radieux, comme si rien ne s'était passé...

Vite je descends ! Le skydome éclaire mes pas.

Je les compte encore ces marches qui ont failli me mener aux enfers.

Elles sont toutes là et les taches brunes accrochées au sol me prouvent que l'eau s'est enfin retirée ; elles restent les témoins de cette terrible réalité. Non je n'ai pas rêvé dans cette nuit sans sommeil.

Témoins passifs ou sauveteurs actifs, nous nous retrouvons tous au pied de l'immeuble.

Nous entourons Ginette qui balbutie :

« On est là ! on est vivant »

Michel ronchonne , tandis que son regard devient humide :

« Quand je pense que , moi , un bon nageur, j'ai failli ne pas pouvoir sauver ma femme. Oh encore merci à tous de m'avoir aidé ! »

Émotion, haussements d'épaules .On s'embrasse... ou on se tape sur l'épaule... c'est selon le degré de familiarité .

Les plus vaillants du rez- de- chaussée ont déjà extirpé de leurs appartements des meubles gluants, des chaises boiteuses, des matelas souillés.

Triste exposition !

Une découverte pour ma part, car, depuis mon 3^o étage , je n'imaginai pas que l'eau aurait osé entrer chez eux.

Pas un instant je n'avais envisagé cette terrible possibilité.

Dans mon esprit je pensais que l'eau n'avait visité que les sous-sol .

Incrédule, j'écoute leurs témoignages émouvants.

Ils ont vécu une guerre !

L'eau est montée à 1m20 dans leurs appartements.

Monique me montre sa machine à laver qui recrache la boue, son vaisselier ouvert sur des assiettes garnies d'une mixture marron.

Fabienne explique que, seule, dans le noir, elle a cru mourir : les meubles se déplaçaient et la heurtaient. Sentant l'eau qui lui montait jusqu'au dessus de la taille, elle a enfin réussi à grimper sur sa table de salle à manger.

Alors seulement je comprends ce qui me paraissait IMPOSSIBLE !

La tempête de la nuit a laissé la place au soleil méditerranéen de notre belle région.

L'eau s'est retirée de notre ruelle et des appartements, mais, dans nos têtes, ça se bouscule.

Nos maux s'expriment à travers les mots.

Tous ces mots, devenus dialogues, se transforment en accusations :

« C'est pas possible ! à croire qu' on a ouvert quelques vannes du barrage de Saint-Cassien !

Non ! c'est à cause des constructions : trop de béton ! Plus rien ne retient l'eau !

Non ! c'est le Riou qui a sauté le pont, en bas de Maure- Vieil.

C'est de la faute aux riverains qui ne nettoient pas ! »

A bout d'argument chacun se tait soudain .

On hoche la tête. On fait les cent pas, figés, incrédules.

La nuit est trompeuse, elle dissimule la misère.

Au cours de cette marche initiatique du lendemain de la catastrophe, j'ai l'impression d'atterrir sur une planète inconnue et inhospitalière.

Un architecte diabolique a modifié les plans de notre chère résidence.

Là, en pleine lumière, mon environnement prend une autre dimension.

Mes pas m'entraînent au hasard .

Je n'écoute plus ; j'erre dans la copropriété, tel un zombie, juste parce qu'il faut bien occuper mes jambes qui flageolent. Juste pour faire quelque chose d'utile....

D'utile ?

Mais je rêve ou quoi ? Comment se sentir utile face à ce néant qui s'ouvre à mes yeux éberlués.

L'entrée des garages n'existe plus ! La rampe qui y conduisait est devenue le lit d'une boutasse nauséabonde.

Les emplacements des parkings restent désespérément libres .

Nos voitures en avaient été délogées la veille, coincées contre le portail, ou acculées sur le grillage éventré.

Elles avaient essayé de s'enfuir... comme le témoigne le voisin de la villa d'en face qui en a retrouvé une dans son impasse !

Une forte odeur de pétrole confirme leur lente agonie.

Des motos se sont réfugiées sous nos automobiles : elles gisent, alanguies et muettes...

Une petite R5 reste suspendue dans la haie de troènes.

Nos pelouses témoignent de l'assaut qu'elles ont subi elles aussi.

Quelques brins d'herbe, couchés et ruisselants, essaient de se redresser sous un manteau de fange.

Les jardinières fleuries ont la tête à l'envers .

Une chaussure s'exhibe au centre de ce champ de bataille inattendu .

Sans aucun doute, celle perdue par un des sauveteurs mis en déroute par l'affrontement de la quatrième vague.

Car il y a eu quatre vagues ce soir-là!

C'est du moins ce que ma pauvre tête essaie de calculer après avoir fait le point des témoignages de

chacun :

_ Première vague : l'eau s'enroule autour de mes jambes jusqu'aux genoux.

_ Deuxième vague : le flot entraîne Michel et Ginette à l'autre bout des garages .

_ Troisième vague : le courant les plaque au plafond .

- Quatrième vague : le torrent entraîne les voitures...

Après ce bref calcul qui ne m'a rien apporté d'autre qu'un gros mal de tête je reviens sur mes pas.
Je cherche du réconfort auprès de mes compagnons d'infortune.

Nos conversations divaguent entre espoir, tristesse et colère

« Ne nous plaignons pas, nous sommes vivants, ce n'est pas si mal !!

A côté de chez nous, dans les résidences voisines, 8 personnes n'ont pu être sauvées !

_ C'est affreux c'est affreux !

_ Oh mais on va pas se laisser faire ! on veut connaître la vérité ! »

Nous , pauvres mortels, sommes si friands de rumeurs pour exorciser nos peurs. Il est si facile d'accuser .

Il nous faut UN COUPABLE !

Jusqu'au début du 20^e siècle nous aurions invoqué « la punition de Dieu ».

_ Au moyen Age, comme on ne pouvait guère lui faire de procès, à ce dieu, on suggérait qu'il voulait ainsi nous punir de nos méfaits: justice divine.

_ Au 21^e siècle, prenant du recul par rapport aux religions, le réflexe de défense amènera certains à déposer une plainte contre X... : justice des hommes.

Bref ! Les prières d'autrefois vont -elles laisser la place aux procès de demain ?

Seuls quelques -uns d'entre nous gardent la tête froide :

« Le coupable c'est l'orage ! Il faut voir tout ce qui a dégringolé de là-haut ! »

Les jours suivants nous allons connaître bien des galères.

Nos nuits sont bercées par le ronronnement envoûtant des pompes qui aspirent cette eau nauséabonde qui avait envahi nos caves et nos garages, cette eau, piège mortel , qui s'était à son tour laissée emprisonner dans nos murs.

Oh ! elle avait bien essayé de se retirer , effondrant les cloisons, arrachant les portes !

Vaincue , elle s'était résignée à faire de nos sous-sol son nouveau lit.

Heureusement nous avons pu compter sur la persévérance des pompiers venus de toute la France et même de Suisse.

Nos journées sont alourdies par une vie, sans ascenseur , sans voiture, sans téléphone , les portes qui claquent , les chaudières en panne, internet qui a flanché.

Adieu civilisation du 21^e siècle : bienvenue au temps reculé de nos ancêtres !

Nous assistons à des réunions mais nous n'avançons guère. Tout semble si lent lorsqu'on attend. Les travaux commencent puis ils s'arrêtent. Pourquoi ? Mystère !!!

Alors la rumeur se fait encore entendre :

« C'est de la faute à l'assurance.

--Plutôt à son expert !

- C'est le syndic qui n'est pas assez énergique ! »

Et puis, renseignements pris dans les autres résidences du boulevard , nous apprenons qu'eux aussi se heurtent à la pire force qui soit : l'inertie.

Chez eux aussi on accuse. Certains portent plainte contre leur syndic, d'autres contre leur assureur.

Allons- nous vers une guerre ?

Pour dédramatiser la situation par le rire, mon remède préféré, j'en conclurai que ces corporations

ont sans doute organisé un « concours de lenteur » à une époque qui valorise pourtant les performances .

..... EPILOGUE

Le joli mois de Mai est enfin revenu .

En face de notre entrée principale, le lilas, si rachitique les années précédentes , resplendit de mille fleurs.

En allant vers le San-Peyre, sur la pelouse qui longe le petit pont du Riou, j'ai rencontré des coquelicots.

Ils semblaient me dire :

« Regarde, nous sommes revenus, malgré tout. »

Boulevard de la Tavernière, les grillages ont été nettoyés de leur gangue de terre et de feuilles sèches.

Dans ma résidence, je remarque des hirondelles qui s'engouffrent sous l'avancée de nos garages. J'aborde, d'un pas hésitant, la terrible rampe d'accès pour les suivre.

Agréable surprise...

Ces oiseaux « porte-bonheur » sont en train de reconstruire un nid à l'angle du mur.

Ils sont revenus... après 3 ans d'absence.

Vers une résurrection ?

Les camionnettes se croisent dans la ruelle d'accès de notre résidence. Plombiers, entreprises de menuiseries alu, peintres en bâtiment, maçons, ils sont tous là pour nous aider à réparer nos vies. Dame nature, toute puissante, déesse autrefois adorée, a sans doute voulu relancer l'économie du pays : moins de chômage pour ces artisans qui affluent de partout en France et même de plus loin encore.

Le vrombissement des élagueuses , la plainte des chignoles électriques s'associent pour nous donner un concert techno !

Tandis que nous réparons nos appartements, les oiseaux reconstruisent leurs nids . Le piaillage des petits, le chant d'amour de leur mère, le sifflement de fierté de leur père, s'unissent en une symphonie pastorale : hymne d'espérance.

Il nous reste la vie pour nous reconstruire.

Il me revient alors cette phrase de Boileau :

« Hâtez- vous lentement et sans perdre courage

vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage

Polissez-le sans cesse ,et le repolissez ;

Ajoutez quelquefois ,et souvent effacez ».

Oui ! nous devons encore longtemps refaire ce que le sinistre a défait.

Tous les jours nous découvrons d'autres dommages collatéraux :

_ Il pleut dans nos garages : en cause l'étanchéité des terrasses des rez-de -jardin

_ La piscine a été remise en eau mais la clôture qui la sécurisait reste fragile.

_ Nous n'avons toujours pas de portes à nos caves .

Cette catastrophe oblige à relativiser notre toute puissance.
Nous croyons être plus forts, plus intelligents que nos ancêtres, parce que d'un geste nous télécommandons la télévision ou la porte de nos véhicules.
Et pourtant, la nature nous a prouvé qu'elle seule décide .
Restons humbles et surtout, plutôt que de vouloir chercher LE FAUTIF apprenons à resserrer les liens .
Renouvelons chaque jour cette belle chaîne d'amitié qui, ce soir-là, a sauvé des vies.
La volonté de Michel, associée à l'esprit d'initiative de nos voisins ,voici le vrai miracle.
Quant à savoir si Dieu existe, ce que je niais dans mon cauchemar, avec le recul , je pense que le divin se trouve déjà sur terre... à travers tous ceux qui sauvent journellement des vies humaines !!!

FIN